

PROLOGUE

Cumbre Vieja
La Palma
Îles Canaries
Mardi, 17 H 05, Heure Locale

L'homme se tenait sur la dorsale volcanique aux contours déchiquetés de l'île et regardait le coucher du soleil à l'ouest. À ses pieds, le flanc du volcan descendait en pente abrupte huit cents mètres plus bas jusqu'aux rectangles verts des plantations de bananes et aux minuscules villages touristiques. La pente devenait alors plus douce avant de rejoindre les eaux d'un bleu éclatant de l'océan Atlantique, cinq kilomètres plus loin, où les vagues s'écrasaient inlassablement contre les roches et le sable noir.

Derrière lui, une tour de forage se dressait dans le ciel chargé de nuages. Le grincement discordant et incessant de la tête de forage venait rompre le calme autrefois idyllique de l'endroit. Un grand écriteau blanc indiquait en espagnol que la zone était interdite aux touristes. Elle était en effet réservée à l'Institut scientifique de recherche géologique.

Il se faisait appeler le Chacal.

Ce nom de guerre n'était pas inédit, bien sûr. Un autre homme, un révolutionnaire vénézuélien, l'avait porté il y a très longtemps, avant d'être trahi et jeté en prison. Ibrahim Hussain Azhar prétendait être le nouveau Chacal – « al-Wawi » en

arabe. Il avait pris ce nom lorsqu'il avait dirigé le groupe de moudjahidines qui avait détourné un avion de ligne indien vers Kandahar en 1999. Parmi les prisonniers libérés par l'Inde en échange des otages se trouvait son frère, le leader religieux Maulana Massoud Azhar.

Le nouveau Chacal se dressa de toute sa hauteur lorsqu'il repensa aux acclamations enthousiastes de dix mille musulmans réunis à Karachi pour écouter le discours de Maulana Azhar fraîchement libéré. *Je suis venu ici parce qu'il est de mon devoir de vous dire que les musulmans ne devraient pas rester en paix tant qu'ils n'auront pas détruit l'Amérique et l'Inde*, avait-il proclamé.

Les frères Azhar avaient ensuite créé le Jaish-e-Mohammed, l'armée de Mahomet, en 2000. Cette organisation djihadiste était basée dans les montagnes du nord-est du Pakistan et avait pour but de libérer l'État du Cachemire de l'Inde.

Cependant, Ibrahim n'avait jamais oublié que la véritable cause sainte d'un Islam militant allait bien au-delà des conflits politiques locaux, des problèmes géopolitiques de frontières et de gouvernements. L'Inde était l'ennemie du Pakistan, certes. Mais derrière l'Inde, il y avait les deux pires ennemis de l'Islam : Israël et les États-Unis d'Amérique, un pays honni.

Le jour où ces ennemis seraient balayés par l'intervention d'Allah, les deux autres adversaires puissants de l'Islam, l'Inde et la Russie, s'enfuiraient comme des chiens.

Dieu tout-puissant régnerait alors sans partage sur un monde débarrassé à jamais du capitalisme, de la décadence occidentale, du polythéisme indien et du blasphème chrétien.

Un monde obéissant à la charia, la loi islamique, un monde ayant pour seul maître Allah avec Mahomet son Prophète.

1

Aérodrome d'ayni
Sud-ouest de Douchanbé
Tadjikistan
Mercredi, 14 h 52, heure locale

« **S**i j'étais une arme nucléaire de deux kilotonnes déguisée en valise, dit Charlie Dean d'un ton faussement nonchalant, où pourrais-je bien me cacher ?

— Dans les toilettes du Capitole à Washington ? répondit son partenaire par la liaison radio.

— En fait, j'aimerais vraiment retrouver ce fichu machin ici, Ilya. S'ils arrivent jusqu'à Washington, ça sera trop tard. »

Charlie Dean se trouvait sur le tarmac d'un aérodrome dont la piste d'atterrissage, apparemment déserte, miroitait sous l'éclat éblouissant du soleil de l'après-midi.

La sueur perlait le long de sa colonne vertébrale sous sa chemise d'uniforme kaki. La chaleur étouffante semblait aspirer toute l'énergie de son corps.

Il se dit une fois de plus qu'il était vraiment trop vieux pour ce genre d'opérations. Ancien marine, il avait servi pendant la guerre du Golfe, puis il avait travaillé avec un service de renseignements indépendant en Afghanistan avant que Bill Rubens ne lui demande de rejoindre le Bureau 3 de Deep Black. La chaleur lui rappelait ces missions passées. Dean n'avait pas du tout le look d'un officier de terrain dépêché par

le bureau secret de l'Agence de sécurité nationale¹. C'était d'ailleurs le but. Il portait l'uniforme d'un lieutenant-colonel de l'armée de l'air indienne et avait teint ses cheveux et coloré sa peau en noir pour ressembler à un citoyen du sous-continent indien. À cet instant pourtant, personne n'était là pour apprécier son déguisement.

« Eh ! Charlie ! » La voix de son partenaire retentit dans son oreille. « Je capte quelque chose par ici. »

Ilya se trouvait à une trentaine de mètres de lui. Il se tenait près d'un camion russe ZiL-131, plutôt cabossé, qui était garé à l'ombre sous un appentis.

Charlie regarda autour de lui. Il n'y avait personne en vue. Il se dirigea vers l'autre officier du Bureau 3.

Son partenaire s'appelait Ilya Akulinin. On le surnommait parfois Sharkie en référence à la traduction anglaise de son nom de famille qui signifiait « requin ».

Lorsque ses amis l'appelaient Ilya, ils mettaient l'accent sur le « ya » comme le font les Russes. Pour l'opération en cours, il travaillait sous la fausse identité d'un commandant de l'armée de l'air russe.

Sa peau claire et ses cheveux blonds cadraient parfaitement avec sa mission. Il avait vraiment la tête de l'emploi et ce n'était pas un hasard. Les parents d'Akulinin étaient des émigrés russes, qui vivaient à présent dans la petite communauté russe de Brooklyn à New York.

Leur mission actuelle, dont le nom de code était « Meule de foin », les avait conduits jusqu'à Ayni, un aéroport civil et militaire qui se trouvait à tout juste quinze kilomètres de Douchanbé, la capitale de la République du Tadjikistan. Quelques années auparavant, le Tadjikistan avait passé un accord avec New Delhi dans le cadre duquel il avait cédé à l'armée indienne une base aérienne délabrée à Farkhor, située près de la frontière avec l'Afghanistan.

L'accord permettait à l'Inde d'accroître son influence politique et militaire dans la région et au Tadjikistan d'améliorer la sécurité de sa frontière sud avec l'Afghanistan.

1. National Security Agency (NSA). (NDT)

En 2007, New Delhi et Douchanbé avaient étendu les termes de l'accord à Ayni, un aéroport situé tout près de la capitale du Tadjikistan. Une décision très controversée à l'époque. Trois pays se partageaient tour à tour la base : l'Inde, la Russie et le Tadjikistan. Cependant, la Russie, qui n'appréciait pas les accords politiques récents conclus entre l'Inde et les États-Unis, avait plus d'une fois essayé d'exclure le continent indien. Mais l'Inde était toujours présente.

Le projet de construction d'un gazoduc naturel allant de l'Asie centrale à l'Inde dépendait de la sécurité et de la stabilité politique de la région, et les bases militaires indiennes au Tadjikistan étaient essentielles pour garantir l'une et l'autre.

Ils entendirent comme un coup de tonnerre au-dessus de leurs têtes : deux MiG-29 indiens survolaient la base aérienne et s'apprêtaient à atterrir.

Douze de ces avions de chasse étaient basés ici et à Farkhor, à cent trente-cinq kilomètres au sud-est avec un détachement de la force de sécurité de l'Armée indienne.

« Qu'est-ce que tu as ? » demanda Dean dès que le bruit des MiG s'atténua. Il parlait doucement, à peine plus fort que s'il avait articulé les mots mentalement.

L'émetteur-récepteur high-tech placé dans l'os derrière l'oreille captait les mots et les transmettait par l'intermédiaire de l'antenne placée dans sa ceinture.

« Il capte quelque chose de légèrement supérieur au bruit de fond naturel », dit la voix de Jeff Rockman dans l'oreille de Dean. Leurs conversations étaient également relayées par des satellites de communication jusqu'à la Salle de dessin.

Il s'agissait du nom de code du centre d'opérations du Bureau 3, situé dans les sous-sols du siège de la NSA, à Fort Meade dans le Maryland. Rockman était leur référent pour l'opération en cours, mais Dean savait pertinemment que le reste de l'équipe présente dans la Salle de dessin écoutait aussi, en particulier Rubens.

Dean n'aimait pas ce relais en temps réel de leurs conversations. C'était un peu comme si une douzaine de personnes regardaient ce qu'il faisait par-dessus son épaule.

Il admettait certes à contrecœur qu'il pouvait être très utile de pouvoir communiquer par satellite avec Fort Meade, mais la plupart du temps, il trouvait ce gadget high-tech plutôt ennuiquant.

« Il y a quelque chose dans le coin, ajouta Akulinin. Je pense qu'il pourrait s'agir du camion. »

Après avoir contourné l'arrière du véhicule, il sauta sur le plateau et se dirigea vers la cabine du conducteur. « Une bâche... Une grosse caisse en bois. Elle est vide. Il ne faut pas trop en demander non plus. Mais je peux vous dire que le boîtier s'emballa. Eh ! les gars, vous êtes sûrs que je ne crains rien ici ?

— Vous êtes moins exposé aux radiations ici, monsieur Akulinin, que si vous vous trouviez dans un avion de ligne à mille deux cents mètres d'altitude, dit une nouvelle voix. Rassurez-vous, vous ne risquez rien. » C'était William Rubens, le directeur adjoint de l'Agence de sécurité nationale et chef du département secret de l'organisation, appelé Bureau 3, l'unité d'opérations sur le terrain de la NSA.

« Eh bien, vous vous êtes levé de bonne heure, monsieur, dit Dean. Quelle heure est-il chez vous ? Cinq heures du matin ?

— Six heures, répondit Rubens. Il y a neuf heures de décalage horaire. Mais nous ne sommes pas là pour compter. »

Dean rit intérieurement. Voilà qui le consolait un peu lorsqu'il se sentait surveillé. Les opérations qui se déroulaient dans des endroits comme la Chine ou le Tadjikistan obligeaient le personnel du Bureau 3 à travailler en équipes de nuit.

Dean et Akulinin étaient tous deux équipés de compteurs Geiger extrêmement sensibles. Ils étaient fixés à leur jambe droite juste au-dessus de la cheville et cachés sous leur pantalon d'uniforme. La mesure n'était audible que dans leur émetteur-récepteur, il s'agissait d'un crépitement rapide que Dean entendait à présent dans son implant tandis qu'il s'approchait du camion. En traversant lentement les différentes parties de l'aérodrome, ils avaient relevé de faibles traces de radioactivité laissées par la cargaison qu'ils recherchaient. Ils avaient déjà inspecté deux petits entrepôts et un hangar sans succès.

Un informateur basé au Kazakhstan leur avait dit que leur cible avait pris un camion militaire pour se rendre à Douchanbé où elle avait rendez-vous avec des personnes inconnues.

Ce camion abandonné était le premier indice leur permettant de conclure qu'ils étaient sur la bonne piste.

Akulinin sauta du hayon arrière et alla rejoindre Dean à côté de la cabine. Un grondement retentit une fois de plus au-dessus de l'aérodrome tandis qu'un MiG-29 surgissait à l'est avant d'atterrir en douceur sur la piste. L'armée de l'air indienne possédait soixante-neuf de ces appareils, connus sous le nom de Fulcrum en Occident, mais appelés Baaz en Inde, ce qui signifie « faucon » en hindi.

« Quelqu'un d'autre aurait-il pu faire transiter des matières hautement radioactives par Ayni ? demanda Dean une fois que le grondement eut cessé.

— Non, répondit Rockman par le canal de la Salle de dessin. Il n'y a eu aucun transport *officiel* en tout cas. Mais vérifiez quand même la carte grise du camion, on ne sait jamais. »

Akulinin jeta un regard autour de lui pour s'assurer que personne ne les observait, puis il ouvrit la portière de la cabine côté passager. Dans la boîte à gants, il trouva une enveloppe en plastique contenant différentes cartes et papiers.

Il sortit une carte et l'examina. « Nous y sommes. » Il lut le numéro d'enregistrement.

« C'est ça, leur dit Rockman. C'est le camion réglé par Anatoli Zhernov il y a deux semaines au parc de véhicules de Stepnogorsk. »

Stepnogorsk était une ville au Kazakhstan, à plus de mille cinq cents kilomètres au nord. Autrefois, lorsque cette république d'Asie centrale faisait encore partie de l'ancienne Union soviétique, c'était une ville fermée, dont le nom de code était Tselinograd-25, et qui abritait un site nucléaire et biochimique important.

« Alors, où est Zhernov à présent ? demanda Dean.

— Bonne question, répondit Akulinin, dont la main était posée nonchalamment sur le capot du camion. Le moteur est froid. Il peut être n'importe où à l'heure qu'il est.

— Ou plus précisément, dit Rubens, la *cargaison* peut être n'importe où à l'heure qu'il est.

— Cela confirme au moins les dires de notre informateur selon lesquels Zhernov allait conduire la cargaison ici, dit Dean. Mais qui était son contact ? Avec qui avait-il rendez-vous ?

— Si nous trouvons Zhernov, nous trouverons aussi l'identité de son contact, dit Rubens.

— Peut-être, répondit Dean. Pourtant, on dirait bien que sa piste se perd ici.

— Ça nous aiderait peut-être si nous savions quand Zhernov est arrivé ici et quand il a remis la cargaison, dit Akulinin tout en rangeant la carte grise dans la boîte à gants. La cargaison est-elle encore ici ou a-t-elle été embarquée à bord d'un avion ? À moins qu'elle n'ait été transportée par la route ?

— Nous avons mis tous nos moyens techniques sur le coup. En attendant, vous continuez à chercher des indices ici. Ça nous permettra peut-être de limiter un peu le champ d'investigation.

— Super ! dit Dean. Autant traverser toute l'Asie centrale à pied. Je n'avais pas autant marché depuis l'époque où j'étais dans les marines.

— Vous pouvez également consulter le suivi de vol à la tour de contrôle d'Ayni, suggéra Rubens. Procurez-vous une liste de tous les avions qui ont décollé d'Ayni au cours des trois... ou plutôt non, des cinq derniers jours.

— Je peux m'en charger, dit Akulinin. Ces gens ont encore une peur bleue des Russes.

— De plus, tu parles bien mieux russe que moi hindi, fit remarquer Dean.

— J'ai comme l'impression que tu vas avoir l'occasion de t'exercer, dit Akulinin. Nous avons de la compagnie. »

Un petit groupe d'hommes, tous vêtus d'uniformes de l'armée de l'air indienne, venait d'émerger de la base de la tour de contrôle et se dirigeait vers eux. L'un des militaires portait des épaulettes, indiquant son rang de colonel.

« Nous avons l'identité du colonel, murmura la voix de Rockman dans l'oreille de Dean. Il s'agit de Sharad Narayanan. Il pourrait vous causer des problèmes. C'est un parent du

conseiller à la Sécurité nationale indienne et il *déteste* les Russes. »

« Eh ! vous ! les interpella en anglais Narayanan qui parlait d'une voix chantante. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Mon colonel ! dit Dean en se mettant immédiatement au garde-à-vous lorsque le groupe les rejoignit. Je suis le lieutenant-colonel Salman Patel. Je fais partie de l'état-major du général de division aérienne Subarao. » Il avait appris cette phrase par cœur en hindi, puis il poursuivit en anglais : « J'ai été dépêché ici pour procéder à une inspection du matériel de cette base aérienne. »

L'histoire – la légende dans le jargon des services de renseignements – avait été mise au point avec le plus grand soin à Fort Meade, et Dean avait les papiers nécessaires dans sa poche de poitrine pour étayer ses dires.

Quelques semaines avant l'opération, il avait suivi un cours intensif d'hindi. Même si c'était une des langues officielles de l'Inde et de loin la plus populaire, seuls quarante et un pour cent des Indiens la parlaient dans leur foyer. L'anglais, qui était également une langue officielle, servait souvent de véhicule entre les différents groupes ethniques de ce gigantesque sous-continent, en particulier au sein de l'armée.

« Et lui ? » demanda le colonel en lançant un regard noir à Akulinin. Même si la Russie et l'Inde étaient des alliés de longue date, les relations entre les deux pays étaient tendues depuis plusieurs années, depuis que Moscou avait tenté d'obliger le Tadjikistan à expulser l'armée de l'air indienne des bases aériennes tadjikes. Si Narayanan n'aimait pas les Russes, c'était sans doute pour cette raison.

« Commandant Sergei Golikov, dit Akulinin en anglais, mais avec un accent russe très prononcé. Je suis provisoirement attaché à l'état-major du général de division aérienne Subarao.

— Et pourquoi restez-vous là à ne rien faire ? »

Le deuxième MiG surgit du ciel et atterrit sur la piste. Le grondement de l'avion rendit provisoirement toute conversation impossible.

« Nous nous sommes mis à l'ombre, mon colonel, répondit Dean lorsque le son s'atténua, et nous regardons les MiG atterrir tout en parlant de la possibilité de développer la base aérienne d'Ayni dans l'intérêt de l'Inde et de la Russie. »

Le lieutenant-colonel parut se détendre quelque peu. Le ménage politique à trois entre le Tadjikistan, la Russie et l'Inde était si délicat qu'il préférait ne pas s'en mêler, pas si ses supérieurs insistaient pour que l'armée de l'air indienne travaille en bonne intelligence avec ses homologues russes, et cette partie-là de l'histoire était vraie.

« Je... vois. » Il s'adressa à Dean en hindi. Il parla d'un ton brusque et prononça les mots si vite que Dean ne saisit pas le sens de sa phrase.

« Il vient de vous demander si vous n'étiez pas en train de céder trop de terrain aux Russes », dit une nouvelle voix aux inflexions mélodieuses dans l'oreille de Dean. Quelques linguistes de la NSA se tenaient prêts à intervenir. Ils écoutaient la conversation de Dean et traduisaient si nécessaire.

« Non, répondit Dean en hindi. Contre toute attente, les négociations se passent très bien. » Dans le cadre de son cours intensif, il avait mémorisé vingt-cinq phrases particulièrement utiles de « Je dois en référer à mes supérieurs » à « Pouvez-vous m'indiquer les toilettes ? »

Narayanan aboya quelque chose d'autre.

« Il vient de vous demander d'où vous venez, lui dit le linguiste. Il dit que vous avez un accent inhabituel. »

Grosse surprise. « Je suis né dans l'Himachal Pradesh. Mes parents parlaient le panjabi. »

Une fois encore, le colonel parut se détendre légèrement. Si la situation l'exigeait, Dean pouvait réciter une ou deux phrases en panjabi, mais Narayanan ne semblait pas tenir à approfondir la question.

« Nous avons eu des informations, lieutenant-colonel, concernant des agents terroristes qui opéreraient en secret sur la base. Ils pourraient être déguisés, dit Narayanan en anglais. Le FSB nous a alertés sur un trafic d'armes négocié ici et qui porterait sur des munitions..., comment dirais-je...,

non conventionnelles. Qu'est-ce que vous avez entendu à ce sujet ?

— Rien, mon colonel, mentit Dean.

— Ce genre de rumeur circule très souvent, dit Akulinin à l'officier de l'armée de l'air indienne. La plupart du temps, elles ne sont pas fondées.

— J'espère que vous avez raison, commandant, dit Narayanan. Dans notre intérêt à tous, j'espère vraiment que vous avez raison. »

Dean savait parfaitement que les Indiens, tout comme les Russes, menaient l'enquête de leur côté, mais les ordres étaient clairs : l'enquête du Bureau 3 devait à tout prix rester cloisonnée et distincte de celles de l'armée indienne et du FSB russe, d'où le mensonge.

Le FSB, le *Federalnaya Sluzhba Bezopasnosti Rossiyskoy Federaciyi* ou Service fédéral de sécurité de la Fédération de Russie, était le successeur de l'ancien KGB et il était gangrené par l'influence de la mafia russe, les luttes politiques intestines et la corruption.

Selon l'informateur du Bureau 3, ces armes non conventionnelles auraient été vendues par des membres de la *Mafiya* – l'une des familles du crime organisé russe – à un groupe de terroristes islamistes par l'intermédiaire d'un criminel tadjik du nom de Zhernov.

Il fallait à tout prix que le Bureau 3 trouve à la fois l'acheteur et la marchandise sans alerter ni les Russes ni les Indiens et qu'il veille à brouiller les pistes.

Les deux officiers de terrain du Bureau 3 étaient donc dans une position délicate et ils étaient contraints à jouer les équilibristes en sachant que le moindre faux pas pourrait leur être fatal. Le Tadjikistan faisait autrefois partie de l'Union soviétique, et les Russes étaient encore très présents aussi bien au sein de l'administration que dans tous les domaines de la vie quotidienne.

Douchanbé voulait maintenir son indépendance par rapport à Moscou, mais le Tadjikistan était l'État le plus pauvre issu de la dislocation de l'Empire soviétique et il ne pouvait pas

se passer de l'aide de la Russie pour soutenir son économie. Presque la moitié de la population active travaillait à l'étranger, en particulier en Russie, et envoyait de l'argent pour aider la famille à subvenir à ses besoins. L'Inde cherchait à garantir sa sécurité face à son voisin ennemi le Pakistan, mais aussi à renforcer son influence en Asie centrale pour des raisons de sécurité et également pour protéger ses investissements dans le gaz naturel venant de Sibérie.

Quant à la Russie... Comme toujours la Russie était le cœur du problème, avec des factions qui cherchaient à restaurer l'ancien empire soviétique, d'autres qui cherchaient à protéger la *Rodina* (la patrie) des révolutions ou des attentats islamistes, et d'autres encore qui ne recherchaient que le profit, tels que les politiciens corrompus, le crime organisé, les unités militaires flibustes. Entre ces trois acteurs, la frontière était de plus en plus floue.

C'était un peu comme si Dean et Akulinin marchaient au milieu d'un champ de mines. Ils devaient veiller à mener leur enquête sans s'attirer les foudres de l'une des trois parties : le Tadjikistan, l'Inde et la Russie.

« Eh bien, continuez, dit Narayanan.

— Mon colonel ! » dit Dean en se mettant de nouveau au garde-à-vous. L'armée de l'air indienne avait beaucoup emprunté à l'armée de l'air britannique : on y retrouvait les mêmes grades, les mêmes conventions, les mêmes postures, le même respect du protocole. Akulinin fit également un salut, mais d'une manière plus décontractée.

« Cet homme a vraiment un bâton dans le cul, dit calmement Akulinin une fois que Narayanan et sa suite furent hors de portée de voix.

— L'homme redoute un acte de sabotage, lui dit Rubens. Soit de la part des Russes, soit de la part des Pakistanais. Il peut sembler paranoïaque, mais il a des raisons de l'être.

— Allons voir si la tour de contrôle va nous laisser consulter le suivi de vol », fit Dean.

Ils traversèrent ensemble la piste miroitante et se dirigèrent vers la tour de contrôle.